

Lozère: La neige maudite

Là-bas, quand la « fraîche » sournoise étouffe les maisons, coupe les routes et l'électricité, les enterrés vivants n'ont plus qu'un espoir : le printemps



Une ferme ensevelie dans la Margeride
Rester ? « Oui, à condition de rester célibataire... »

■ Renvoyée par le talus, la voiture tanguet et roule comme une boule folle lancée sur un billard japonais. Malgré les chaînes, il faut toute la hargne du conducteur pour accrocher le sentier. Mon véhicule, trop bas, est resté planté dans trente centimètres de neige fraîche.

« A partir du moment où la neige commence à tomber, c'est l'angoisse. Avec l'expérience des années précédentes, on sait qu'on risque à tout moment d'être bloqué pendant une éternité. Six semaines il y a deux ans, six semaines sans électricité, donc sans lumière, sans chauffage, sans machine à traire. La vie à la lampe de poche, plus d'eau dans les tuyaux gelés, plus de téléphone, plus de courrier, plus rien, et des tonnes de silence sur la poitrine. » Dans leur ferme, à Arzenc-de-Randon, au bout de la colline, Bernard Martin et sa femme Françoise, deux anciens profs de maths parisiens, s'acharment depuis sept ans à vivre leur passion d'agriculteurs. Une cinquantaine de chèvres pour assurer la production de fromages, l'élevage de quatre colosses en peluche, bergers de Brie aux chiots recherchés, et de sept mérens, chevaux à l'allure préhistorique version grotte de Lascaux, voilà pour les ressources. Mille deux cent cinquante francs par personne et par mois. Une « réussite » à l'arraché dans une région où la moyenne familiale des agriculteurs ne dépasse pas vingt mille francs par an. L'intégration au pays a été immédiate, si forte que l'étranger s'est retrouvé à la tête des Jeunes Agriculteurs du département — « Les gens d'ici ne sont pas aussi rudes qu'on veut bien le dire. »

Mais l'hiver remet tout en question. Presque tous les agriculteurs vivent au bout de ce que les fonctionnaires appellent un « vermicelle ter-

minal », un chemin défoncé de quelques kilomètres, cordon ombilical entre leur ferme et la départementale. Le couperet de la neige bouleverse le décor, crée l'abîme : quand le « vermicelle » est impraticable, la Lozère est coupée en deux. Responsable de la schizophrénie : la chasse-neige, ou plutôt son absence. Mais comment satisfaire les demandes quand tout le pays est gommé par quarante centimètres de neige ?

Prison arctique

A force de l'avoir couchée devant sa porte, de buter contre elle au matin, de se brûler les mains à son contact, d'être à l'affût de ses accès d'humeur, on finit par en connaître toutes les formes. Celle du sud-est, si lourde qu'elle défonce les toitures des bergeries, abat les poteaux électriques sur des dizaines de kilomètres et, alliée à la tempête, peut déraciner les grands arbres ou sectionner à la base les quatre mètres carrés de béton d'une ligne haute tension. Si grasse et si épaisse qu'elle bloque les lames des plus gros engins de déneigement et fige sur place n'importe quelle mécanique.

Celle du nord-ouest, légère, poudreuse et mobile. « Frileuse », « lisse » ou « sèche », excitée par le vent, cette neige-là devient terriblement dangereuse, saute les obstacles des talus, des haies, des murs, pour mieux étouffer les fermes, s'enfoncé dans les pièges des chemins encaissés et s'étale en un matelas uniforme qui nivelle le paysage. « Quand ça tourmente » sur les plateaux dénudés de la Margeride Nord ou sur les contreforts de l'Aubrac, le vent façonne en quelques heures de monstrueuses congères, murailles de sept mètres de haut sur trois cents mètres de long.

La « fraîche » tourbillonne, étouffe les sons, ouate la lumière, arrête le regard, lui ferme l'horizon. Chute sournoise, brutale et glaciale. Quelques flocons moelleux avec l'obscurité et, le lendemain, le réveil sans ciel d'enterrés vivants, étouffés dans une prison arctique sous deux mètres vingt de neige et de glace.

Un matin de janvier 1978, il avait fallu ouvrir les fenêtres de l'intérieur et gratter la neige à coups de pelle pour retrouver la lumière. Et dehors, la terre, alanguie par une pâleur mortelle. Et sur un chemin de campagne, on avait retrouvé quatre automobilistes pris dans un fourreau de glace, asphyxiés par un moteur qui n'avait même pas réussi à les réchauffer, bloqués à vingt pas seulement d'une maison invisible.

Les raquettes ? « Du folklore »

Insidieux manteau bleuté et craquant dont les paysans parlent les dents serrées. La neige ici prend la forme hivernale du Malin. Avec ses allures douces, elle suce la vie et tue l'agriculture. Révolu le temps de l'économie de subsistance. Ce qui était supportable il y a vingt ans dans un hameau pratiquant l'agriculture autarcique ne l'est plus pour une ferme isolée dont l'activité dépend du monde extérieur. « Gérer un cheptel de vingt-cinq laitières, c'est engager une course de vitesse avec la technique », explique Jean-Pierre André, vingt-cinq ans, fils d'agriculteurs, un des rares à avoir repris l'exploitation familiale. Il faut sans cesse intensifier la production, investir, donc emprunter et rembourser. Cesser toute activité est suicidaire ; mais que faire sans aliments, sans vétérinaire, quand on ne peut plus vendre ou acheter ?

Chaque samedi, Bernard Martin fait cinquante kilomètres pour vendre ses fromages au marché du Puy. Les jours de neige, à quatre heures du matin, avec sa femme, ils chargent leurs sacs à dos et entassent le reste sur une luge d'enfant. Pour atteindre la voiture garée sur la route, il faut une heure de marche avec la brûlure de la neige jusqu'au ventre.

« Quand ça tourmente, je suis impuissant. » Pierre Merle est médecin à Grandrieu. Sa hantise : intervenir l'hiver dans des hameaux comme Saint-Paul-le-Froid, Saint-Symphorien ou La Panouse, « un des plus pourris ». En temps normal, grâce au radio-téléphone, il arrive une demi-heure après l'appel. Avec la neige et le vent, tout le système s'écroule. L'hélicoptère reste cloué au sol, le scooter des neiges est un joli gadget inutile, les chenillettes sont en mauvais état. Restent les raquettes ou le ski de fond : « Du folklore. L'image du médecin mallette à la main, paumé en pleine nuit dans la tempête... Je l'ai fait une fois pour atteindre une maison à cinq cents mètres du chemin ; mais, au-delà, n'importe quel marcheur est à bout de forces en moins d'une heure. L'année dernière, pour évacuer un enfant qui devait être opéré à Montpellier, il a fallu huit heures pour ouvrir les quatre kilomètres qui nous séparaient de sa maison. Ici, un jour de tourmente, une laryngite aiguë chez l'enfant ou une fausse-couche peuvent encore tuer. » Alors, rien d'étonnant si soixante-dix mille jeunes sont partis en moins d'un siècle.

« Pas besoin de triturer les chiffres, dit Jean-Pierre André. Dans notre village, mon grand-père a connu l'école avec cent seize élèves ; mon père, avec quarante-cinq ; aujourd'hui, elle est fermée, j'y habite. » A Arzenc, il faudra bientôt parcourir trente kilomètres dans la journée pour envoyer les enfants en classe. Les agriculteurs font eux-mêmes le ramassage en « 2 CV », quand la route n'est

pas coupée, évidemment. Rester ? « Oui, à condition de rester célibataire. Les femmes fuient vers la ville ; elles n'ont plus rien à faire ici, si ce n'est endurer sept mois de calvaire par an. »

Les Martin n'osent plus sortir. Dernière tentative : le réveillon du Jour de l'An, une véritable fête longuement préparée. Juste avant le départ, il a commencé à neiger, alors ils ont renoncé. Les bêtes à traire, les chevreaux à nourrir, le retour était trop risqué. Tous les agriculteurs ont eu la même réaction, un coup dur pour le restaurateur qui avait préparé cent cinquante repas. « La dernière fois que je me suis fait surprendre, raconte Bernard Martin, c'était en revenant du village. Je ne voyais plus rien. Je n'arrivais plus à mettre les chaînes sur la voiture, mes bras commençaient à geler et j'étais à six kilomètres de la première maison... J'ai eu très peur. » La peur... Elle les habite pendant des mois. « La peur de devoir, par moins quinze, marcher dans la neige, pelleter, pousser un tracteur, descendre en pleine nuit un chevreau malade... » Pas d'enfants ? « Non, trop de travail l'été, trop risqué l'hiver. Parfois, je me dis qu'il est impossible de vivre ici, que la seule solution est de foutre le camp. »

Une petite pluie froide tombe sur Mende. Plus haut, à Grandrieu, les routes sont depuis longtemps transformées en pistes de bobsleigh. Assis devant sa carte, Marcel Remmes, directeur départemental de l'Équipement, dresse en termes militaires le bilan de ses moyens : soixante-douze chasse-neige ou fraises qui « boulotent la neige ». Depuis l'hiver 1978, où il a fallu déclencher le plan Orsec, on a fait un gros effort, c'est vrai. Mais, pour maintenir « au noir » les trois mille six cents kilomètres de routes principales, le dispositif est à peine suffisant.

Comment lutter ?

Reste tout de même le plan anti-isolement conçu par la D.A.T.A.R. L'idée première est de desservir la dernière ferme, le dernier paysan isolé au bout du chemin. Deux principes : la « lutte passive », empêcher la formation des congères, araser les talus, construire des palissades près des routes, planter des arbres, remodeler le paysage. La « lutte active », ensuite. Aider le paysan à se déneiger lui-même en lui fournissant une petite étrave ou une fraise qu'il fixera sur son tracteur : « Aide-toi, la neige cédera. »

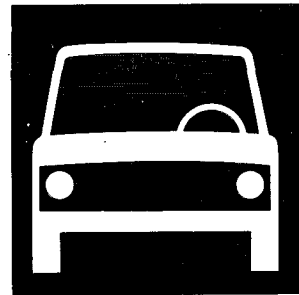
En cours d'application cette année dans l'Aubrac, le plan devrait toucher la Margeride dès l'hiver prochain. L'idée est généreuse. Le principe paraît bon. Le budget est important. « Mais tout cela reste théorique, sourit Bernard Martin. Avec la rudesse du climat, les arbres plantés auront cinquante centimètres dans dix ans. Quant aux fraises, à six cents mètres à l'heure, il me faut une matinée de travail pour me déneiger, et même l'hiver j'ai du travail. Il y a quelques années, on avait déjà essayé de nous donner des étraves chasse-neige mais nos tracteurs ne sont pas assez puissants et les moteurs cassaient. Non, la seule solution réaliste est d'établir un circuit régulier de déneigement comme pour les départementales. Pouvoir partir et revenir à intervalles réguliers, ça changerait complètement la vie, la rendrait humainement possible. »

Très cher ? « Oui ; mais pendant le plan Orsec on a dépensé une fortune sans effets durables pour secourir d'urgence les habitants des fermes isolées. Et puis, on n'a pas le choix, c'est ça ou laisser le pays crever de mort blanche. »

JEAN-PAUL MARI

HOVERLLOYD
278.75.05 24 rue de St-Quentin
75010 Paris.

L'ANGLETERRE AVEC VOTRE VOITURE



GRATUIT PAYANT

Avec Hoverlloyd, seule la voiture paie, pas les passagers (jusqu'à 5). Alors si vous voyagez à 3, 4 ou 5, cela devient super économique. Hoverlloyd assure la traversée Calais-Ramsgate en 40 minutes sur coussin d'air, jusqu'à 27 fois par jour en saison.

Renseignements et réservations à votre agence de voyages ou directement à Hoverlloyd Paris.

BOSCH 1

NOUVEAU
ET EXCLUSIF

Le service d'un vol régulier sur nos charters

PARIS-MONTREAL OU NEW YORK, ALLER ET RETOUR,
A PARTIR DE 1990 F. sur vol Wardair.



A renvoyer à A.T.P. Conseil-Jet'am
53, rue Ste-Anne 75002 Paris

Lic 583.
Les vols Wardair Paris-Montréal sont une exclusivité Jet'am

Jet'am La marque spécialiste de l'Amérique.

Pour en savoir plus

Bon pour 1 catalogue et 1 guide gratuits de Jet'am, printemps-été 80, et la liste des agences Air France Tourisme, Havas Voyages et des 1200 agences de voyages recommandées par Jet'am.

Nom _____ Prénom _____

Rue _____ N° _____

Code postal _____ Ville _____